

THOMAS MARTINETTI

*Les filatures  
d'Irène Bouton*

TOURNAGE À ANNECY

l'Archipel

Je ne peux pas m'empêcher de visualiser à l'avance tout ce qui est sur mon agenda. C'est plus fort que moi. Que ce soit un week-end entre copines attendu avec impatience, un rendez-vous redouté chez le dentiste ou un nouveau tournage avec mon équipe préférée : mon cerveau s'emballa et anticipe tous les scénarios.

Au cinéma, impossible de ne pas essayer de deviner la fin avant tout le monde. Encore pire s'il s'agit d'un film policier ! Enfant, j'étais la reine du *spoil* avant même de connaître le sens de ce mot. Ma manie de vouloir découvrir le dénouement de l'histoire avant d'avoir eu le temps de la savourer insupportait ma famille. Seule ma grand-mère aimait comparer nos théories en chuchotant (ce qui agaçait mon grand-père, partagé entre l'envie d'augmenter le volume de son aide auditive pour vérifier que nous ne nous moquions pas de lui, et celle de rester concentré sur son feuilleton).

Quand la grande « Mumu », celle qui m'a donné envie de devenir costumière, m'a proposé de la rejoindre sur le tournage du siècle dans les Alpes, j'ai

d'abord cru que je rêvais, avant de comprendre que je partais le lendemain! Alors, j'ai tout envisagé.

Je me suis préparée mentalement à travailler avec une cheffe sévère et exigeante, à intégrer une équipe qui ne m'attend pas, à supporter des journées de tournage longues et épuisantes dans le froid, à endurer plusieurs nuits blanches sans oublier de sourire aux stars capricieuses.

On peut dire que mon imagination débridée a été battue à plate couture. Je ne m'attendais pas à la rencontre la plus traumatisante de ma vie. Pas un fournisseur insupportable, non! Un cadavre, au beau milieu de sa boutique, dont la découverte m'a valu d'être suspectée de meurtre par les habitants d'un village dont j'ignorais encore l'existence deux jours plus tôt.

# 1

## *Deux jours plus tôt*

— 128 B, 4<sup>e</sup>!

S'ensuit le bruit sec du clap tenu par le machiniste en chemise de bûcheron canadien qui s'écarte d'un bond du champ de la caméra principale.

— On fait bien le silence s'il vous plaît... Moteur! crie d'une voix cassée l'assistante mise en scène, rajustant le foulard autour de son cou.

— Ça tourne, réplique dans un coin l'ingénieur du son en levant la main, le regard vissé aux niveaux de sa console, casque sur les oreilles.

— Action!

Aussitôt, les portes battantes de l'immense cuisine du restaurant s'ouvrent d'un coup de pied, pour laisser entrer un homme et une femme armés, tous deux munis d'un brassard orange marqué Police.

— Mains en l'air! hurle la flic, tandis que son collègue progresse arme au poing, entre les chariots remplis d'assiettes et le mobilier en inox.

À l'autre bout de la salle, un cuistot aussi large que son plan de travail dégaine un pistolet automatique et

visent les deux policiers en civil, provoquant un mouvement de panique générale chez les commis qui se jettent à terre.

Échange de coups de feu, cascades, cris... Rien n'échappe aux trois caméras qui filment simultanément l'action. Les deux premières glissent en douceur sur de longs rails de travelling, pendant que la troisième s'agite sur l'épaule du chef opérateur.

— Coupez!

La scène se fige, comme si on avait mis une vidéo en pause. Le responsable artificier intervient, certaines amorces ne se sont pas déclenchées. Il manque des impacts: la prise est à refaire. Dommage, c'était la meilleure de la journée. Courage, on nous a déjà annoncé deux heures supplémentaires...

Je n'ai jamais aimé les jeudis. Je crois que ça a commencé à l'école primaire, quand c'était le jour de la piscine, où il fallait se déshabiller sous le regard des autres filles de la classe dans des vestiaires bruyants et enfiler ces bonnets de bain qui tirent les cheveux. Le jeudi était le jour que j'aimais le moins. Au collège, je l'ai carrément détesté. Franchement, quel est l'intérêt de ce quatrième jour de la semaine? On a perdu l'énergie du lundi, la petite pause du mercredi est derrière nous, et le week-end paraît encore si loin. Le jeudi ressemble à une journée de trop, ajoutée juste avant le vendredi pour nous miner le moral.

À trente-huit ans, je n'ai pas changé d'avis. Mais aujourd'hui c'est différent. Déjà parce que je suis

épuisée, et que j'ai besoin d'une semaine (au moins) de repos. Je travaille depuis quatre mois sans pause (ni vrai week-end) sur la saison 4 de *Flic ou pas flic*, une série policière à succès. Comme tout est filmé en Île-de-France, je peux rentrer chez moi le soir, ce que j'apprécie particulièrement. Partir tourner en région, c'est toujours la grande aventure, mais à la longue ça devient pesant, quand ça ne vire pas à la colo déchaînée.

Quatre saisons de huit épisodes, c'est près de cinq années de travail avec la même équipe et les mêmes comédiens. C'est chouette de tous se retrouver, mais on ne peut pas éviter la routine et la lassitude. Énième interrogatoire, énième briefing du commissaire... Heureusement, quelques séquences nous sortent un peu de l'ordinaire : poursuites, bagarres, ou découverte d'une scène de crime originale.

On peut dire qu'on termine le tournage de cette saison en beauté, avec l'arrestation musclée d'un cuistot meurtrier dans la cuisine d'un grand restaurant parisien. En télévision, tout doit aller vite, alors la scène est filmée simultanément par plusieurs caméras, et l'action principale est jouée d'une traite. C'est super pour le rendu à l'image. C'est l'enfer pour l'accessoiriste, les maquilleuses... Et toute l'équipe des costumes, enfin, surtout moi.

Comme les budgets sont plus serrés chaque année malgré les bonnes audiences, pas question pour moi de me la jouer façon tournage d'un James Bond, avec des dizaines d'exemplaires de chaque costume. Ici c'est système D à tous les étages. Marrant au début,

usant à la fin. Toutes les astuces sont bonnes pour gagner du temps, malgré les giclures de sang et de sauces en tout genre sur les tenues blanches du chef et de sa brigade. Quant à nos deux héros policiers qui effectuent leurs propres cascades, pas question pour eux d'être gênés par des coutures mal placées, ou un vêtement trop serré. Alors on bidouille, on ajuste, jusqu'à la dernière seconde avant que la première assistante mise en scène hurle son « Action! » avec le peu de voix qu'il lui reste.

Pour survivre à ce genre de journée commando, je ne quitte jamais ma pochette de survie. Elle contient mon kit de couture d'urgence, de bons mouchoirs, une loupe, le même couteau suisse que MacGyver, un sachet refermable toujours garni de noisettes nature torréfiées (pour éviter la tentation des friandises de la table régie) et un stock de thés variés (noir pour le matin, vert pour l'après-midi, et rooibos sans théine pour le soir).

Plus souvent dans ma main que dans ma poche, mon téléphone me sert surtout à enregistrer quantité de photos raccord et autres détails à retenir. Sa mini-batterie de secours l'accompagne dans mon sac.

Enfin, j'ai toujours mon mug personnel à portée de main. Blanc et métallique, il est impossible à rater, impossible à confondre : ma première cheffe costumière, celle qui m'a tout appris, lui a tricoté une enveloppe de laine épaisse, sur laquelle est accroché un gros bouton violet. Elle m'avait bien cernée.

Je profite justement de la remise en place du plateau avant la prochaine prise, pour aller remplir mon mug d'eau chaude à la table régie, et réinjecter mon thé vert. J'espère au passage sauver mes mains gelées, car les courants d'air sont redoutables dans cette cuisine garnie de mobilier métallique depuis que l'ingénieur du son a demandé à couper la ventilation et le chauffage jugés trop bruyants.

— J'adore ton mug, me chuchote à l'oreille une jeune comédienne en choisissant un sachet de thé sur la table régie, autour de laquelle défilent les techniciens toujours pressés, jamais contre un petit encas.

Pendant que l'eau chauffe dans la bouilloire, Louna lève ses mains chargées chacune d'un sachet rectangulaire orange métallisé, qu'elle s'empresse de remettre dans les poches de son costume de flic, en ajoutant :

— Merci pour les chaufferettes ! J'ai cru que j'allais perdre mes mains...

La vingtaine, de grands yeux malicieux, Louna ressemble à la bonne copine ou la voisine sympa qu'on rêve toutes d'avoir, le sourire sincère et un charme naturel loin des canons de beauté entretenus par la publicité. C'est ce côté authentique et spontané qui lui a permis de percer en décrochant des petits rôles dans les séries quotidiennes. Son personnage est apparu à la fin de la dernière saison de *Flic ou pas flic*, et elle n'a eu qu'une semaine avec nous. Je crois même que c'est son premier rôle récurrent à la télévision.

L'enthousiasme de Louna me rappelle mes premiers tournages, quand je trouvais chaque instant

merveilleux. Non pas que je sois blasée aujourd'hui, mais sa fraîcheur est bienvenue, surtout au sein d'une équipe rodée et un peu lassée. Elle ne se plaint jamais, sourit tout le temps, et sait rester à sa place : une qualité rare et précieuse.

Louna verse l'eau chaude sur son sachet de thé et s'approche de moi :

— Je voulais te remercier pour hier. Tu m'as sauvé la vie...

— T'inquiète, ma belle, une petite tache de café, c'est la routine, dis-je en clignant de l'œil.

Louna goûte son thé brûlant du bout des lèvres avant de renchérir :

— Je m'en veux quand même. Je me sens vraiment débutante parfois.

— Les plus expérimentés ne sont pas forcément plus respectueux de leurs costumes, tu sais...

— Et les plus gros budgets ne rendent pas les costumières plus sympas.

À mon tour de sourire. Louna avale une gorgée de thé, puis poursuit à voix basse :

— La semaine dernière, j'ai joué mes premières scènes sur *Or blanc*.

Je manque de m'étouffer avec mon thé, mais j'essaie de garder une contenance. Ne pas révéler à Louna que je suis morte de jalousie. Je serais prête à tuer pour être renfort, voire stagiaire sur le tournage du siècle... *Or blanc*, c'est LA série de mes rêves. Et pour cause, c'est l'incroyable Murielle Kapinsky, alias « Mumu », qui a conçu les costumes de cette

saga historique. Celle qui m'a donné envie de faire ce métier, mais je n'ai encore jamais réussi à intégrer ses équipes, ni même à l'approcher.

Louna m'invite à m'asseoir à ses côtés sur deux petits cubes de bois noirs, utilisés par les machinistes pour caler les rails de travelling.

— J'étais terrifiée pour ma première scène, murmure Louna en soufflant sur son thé fumant.

— Les grosses productions, ça fait toujours ça au début. On se sent perdu comme dans un hall de gare aux heures de pointe.

— C'est un peu ça, oui... Mais j'ai suivi tes conseils et ça m'a beaucoup aidée les jours suivants.

J'avale une grande gorgée de thé, en l'interrogeant du regard. Louna précise :

— Oui, ta façon d'observer les gens sur le plateau. Je ne suis pas encore aussi forte que toi pour décrypter tous les détails, mais j'ai su sur qui je pouvais compter, et qui il valait mieux ménager ou carrément éviter.

Louna me ferait presque rougir. Mais elle a raison. Sur un tournage, on passe beaucoup de temps à attendre. J'ai même parfois eu l'impression de devenir invisible. Surtout quand j'étais encore habilleuse, toujours prête à ajuster, à défroisser, ou tout simplement à réchauffer un comédien entre deux prises.

— J'adore en effet deviner qui est qui... Un plateau de tournage c'est un peu comme un monde parallèle, dans lequel chacun joue son rôle, assure son poste. Tu seras parfois surprise de voir à quel point

certains peuvent être différents lorsqu'ils rendent leur talkie-walkie, retirent leurs gants d'électriciens, ou referment leur carnet de scripte.

J'avale la dernière gorgée de mon thé, avant de sourire à ma jeune camarade :

— Choisis quelqu'un.

Les yeux de Louna scrutent aussitôt le plateau, s'arrêtant successivement sur les nombreuses personnes qui s'activent avant la prochaine prise. Finalement, elle se retient de rire, en désignant discrètement sa cible : le perchman, chargé d'enregistrer le son au cœur de la scène à l'aide d'un micro attaché au bout d'une perche télescopique.

J'accepte le défi d'un hochement de la tête, en commençant par son signe distinctif :

— J'adore Lucas et ses charentaises qui lui évitent de faire du bruit en se déplaçant. J'en ai compté six paires différentes, toutes impeccables. Il les range à la fin de chaque séquence dans une petite mallette.

— Trop mignon. Mais qui est-il lorsqu'il ne perche pas en charentaises ? interroge Louna en surjouant l'intonation d'une animatrice de télé-réalité.

— L'usure de ses manches indique une tendance à les retrousser systématiquement. D'autant que sa chemise est au moins de deux tailles trop grande.

— Sans doute un choix justifié par le besoin de lever aisément les bras en l'air pour tenir sa perche.

— Ou les mauvaises habitudes d'un célibataire qui ne sait pas choisir sa taille de chemise. Ni la bonne coupe apparemment.

— On peut noter la même approximation au sujet du pantalon, ma chère Irène, poursuit Louna, très amusée.

— Un jean trop large, dont la déformation de la poche arrière droite semble indiquer que nous avons affaire à un ancien fumeur prévoyant, ayant eu longtemps un paquet de cigarettes à portée de main.

— Nous noterons également l'usure prématurée au niveau du genou gauche, due sans doute à la position dans laquelle il remplace ses batteries de micro, toujours genou à terre, précise la comédienne.

— De toute évidence, ma chère Louna. Mais notons les frottements au niveau des chevilles. Cyclisme et pantalon trop large ne font pas bon ménage.

— Rien ne vous échappe, chère Irène. Un dernier détail pour mieux connaître Lucas ?

— Pressé ou trop gourmand, notre perchman a opté pour le menu B à la cantine ce midi, si j'en crois les traces de chocolat et de sauce tomate.

Louna met la main devant la bouche pour dissimuler son rire :

— Tu peux lire les gens, c'est dingue.

— N'exagérons rien... Mais il est vrai que nos vêtements en disent beaucoup sur nos comportements. Et trahissent parfois nos petites faiblesses.

## 2

### *Jeudi soir*

— Fin de journée!... et fin de tournage de la saison 4, merci à toutes et à tous, s'égosille l'assistante mise en scène, en achevant ses cordes vocales, avant un repos bien mérité.

J'ai cru que cet instant n'arriverait jamais. Il est déjà plus de 20 heures, et je suis pressée de rentrer chez moi. D'habitude, j'aime traîner en loges, savourer le plaisir du travail accompli, prendre le temps de partager ces moments de soulagement (et de rangement) avec le reste de l'équipe.

D'ailleurs, j'ai toujours pesté contre celles et ceux qui disparaissent à peine la caméra coupée. Pourtant ce soir, je les envie presque. Je suis épuisée. Mais pas question de bâcler le tri des costumes avant leur retour en atelier demain. Heureusement, j'ai anticipé le gros du travail.

Une heure plus tard, je quitte le grand hôtel parisien utilisé comme décor toute la semaine. Je cours

sous la pluie à travers le quartier de l'Opéra jusqu'à la bouche de métro la plus proche.

Mon week-end commence enfin, pour une durée indéterminée. Mes amis et ma famille vont parler de vacances, mais quand on est intermittente du spectacle, il s'agit plutôt d'une période de chômage jusqu'au prochain projet. J'ai beau renouveler mon statut depuis cinq ans, je compte toujours mes heures, et j'angoisse avant d'avoir un nouveau tournage à l'horizon.

Quel bonheur d'atteindre enfin le nord du xx<sup>e</sup> arrondissement avant 22 heures! La vue de mon immeuble ne m'a jamais procuré autant de joie, avec sa façade bien conservée du début du xx<sup>e</sup> siècle.

Je vide ma boîte aux lettres, avant de gagner mon appartement. J'y suis: 4<sup>e</sup> étage sans ascenseur, porte gauche, là où le parquet centenaire craque plus fort.

La porte d'entrée se referme dans mon dos. Enfin chez moi! J'abandonne mes chaussures dans le minuscule couloir encombré de sacs de tissu et de piles de vêtements multicolores, avant d'ajouter le courrier du jour à la pile d'enveloppes érigée sur la table de la cuisine depuis plusieurs semaines. Elles attendront encore un peu.

Je débarrasse le canapé de chutes de tissus, de vestes à réparer, et de sacs de magasins de vêtements pour m'y allonger de tout mon long.

Mon deux pièces n'est pas le mieux isolé du monde, mais la rue est calme, et à cette heure-ci j'apprécie le

silence. Surtout après plusieurs journées saturées de cris et de coups de feu.

Un cliquetis métallique me réveille en sursaut. Zut, je me suis assoupi. Quelqu'un tente de pénétrer dans mon appartement.

— Ah, t'es là? s'étonne une voix masculine bien trop familière.

J'hallucine. J'ai beau avoir été en couple pendant trois ans avec lui, la tête d'ahuri mal rasé de Paolo me sidère toujours autant. Et depuis notre rupture, sa voix nasillarde m'agace.

— Oui, c'est chez moi, en fait... Ça va pas d'entrer sans frapper à cette heure?

— Tu m'avais dit de passer un de ces soirs.

J'ai le vague souvenir d'un échange de textos trois semaines plus tôt, auquel il n'a jamais donné suite. Son sans-gêne m'énervé tellement qu'il agit sur moi comme une décharge électrique et m'extrait brutalement de ma léthargie, tandis que mon ex fouille tranquillement dans le salon.

— T'aurais pu prévenir et puis, cette fois, tu me rends ta clé. Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus que tu t'incrustes à l'improviste.

Paolo n'a pas l'air de m'entendre. Il est bien trop occupé à ordonner mes livres par auteur, en sélectionnant quelques titres qu'il glisse dans son vieux sac en bandoulière.

— J'avais envie de relire mes polars préférés.

— Il y a maintenant un an, Paolo. C'est fini. Ce sont mes livres, c'est chez moi. Va-t'en, s'il te plaît.

Je ne dois pas parler sur la bonne fréquence. Accroupi devant ma bibliothèque, Paolo se retourne tout sourire :

— Tu te souviens de la fin de celui-ci ? Un truc de dingue, ça te retourne le cerveau ! Comment il s'appelle, déjà, le tueur ?

Il se gratte la barbe en réfléchissant à haute voix. J'ai envie de lui crever les deux yeux à coups d'aiguilles à tricoter, et de lui coudre les lèvres pour qu'il ne puisse plus dire de conneries.

— Je suis crevée, j'ai faim, et j'ai besoin d'une douche... Va-t'en, s'il te plaît.

— Bon, je crois que j'ai tout ce qu'il faut côté bouquins. De toute façon, en mode *vanlife*, faut voyager léger.

Depuis notre rencontre, Paolo prétend explorer le monde en combi VW. Oui, c'est un original, personne n'y avait pensé. Sauf qu'il n'a jamais eu de combi, ni commencé la moindre exploration.

Malgré ma colère, Paolo pioche dans mes placards, et picore un biscuit, puis termine un paquet de céréales avant d'en abandonner le sachet vide. La bouche pleine, il me lance :

— Je t'ai dit que je partais dans un mois ? J'ai créé un compte Insta pour partager mon expérience avec ma communauté.

Paolo donne des cours de yoga à quelques désespérés. Il n'a jamais réussi à en vivre, mais évoque ses abonnés Instagram comme une médaille olympique.

Sans s'apercevoir qu'il vient d'écraser des céréales sur le parquet, il demande :

— Tu sais où est ma batterie de secours ? Et mon casque audio ?

— Tu parles de MES cadeaux de Noël. Les deux seuls que tu m'aies offerts avec l'argent du compte commun ?

— Oh, justement, faudra que tu me rendes aussi le...

Cette fois, c'est trop. Je ne lui laisse pas le temps de finir. J'ouvre la porte d'entrée et je prends la peine de bien articuler deux mots :

— Robert, dégage.

Depuis qu'il s'est autoproclamé maître yogi, mon ex demande à tout le monde de l'appeler Paolo. Même sa grand-mère y a droit. Alors en entendant son vrai prénom, il capte enfin le message. Je ne veux plus le voir. Néanmoins, il tarde à sortir de mon appartement. Je dois littéralement le pousser sur le palier et lui claquer la porte au nez pour être à nouveau tranquille.

Mon téléphone vibre. Le nom de « Paolo » s'affiche sur l'écran. Je fais ce que j'aurais dû faire depuis longtemps : je bloque son numéro.

J'entends alors un bruit de clé. Comme j'ai laissé la mienne dans la serrure, il n'arrive pas à ouvrir, mais je réalise mon erreur. J'ai oublié de récupérer son double.

Cette fois, c'est la bonne : j'entrouvre légèrement, je lui arrache la précieuse clé des mains, avant de lui claquer à nouveau la porte au nez.

J'entends enfin ses pas s'éloigner dans l'escalier. Et je pourrais jurer qu'il a laissé échapper un grand soupir d'agacement. Bon débarras!

Après cet épisode pathétique rappelant des années peu glorieuses de ma vie amoureuse, les minutes suivantes enchaînent les déceptions. Mon frigo n'a rien à m'offrir de comestible, pas plus que mes placards. Quant à ma douche, elle se résume à un mince filet d'eau tiède: je n'ai toujours pas fait réparer le chauffe-eau. Il était temps que le tournage se termine.

Je suis en train d'enfiler mon pyjama le plus douillet quand mon téléphone vibre à nouveau. Numéro inconnu. Qui est-ce que ça peut bien être encore? Une comédienne qui a perdu un bijou? La prod qui a paumé la clé des loges? Dans le doute, je décroche.

— Bonsoir, Irène Bouton?

— Oui, c'est moi.

— Je m'appelle Yasmine Minouri, je suis assistante de production pour Roche Films. Je voulais savoir si vous aviez bien reçu mon e-mail. J'ai besoin de votre fiche de renseignements complétée au plus vite.

— Fiche de... Vous devez faire erreur, je ne connais pas Roche Films et je viens de terminer un tournage.

— Vous êtes costumière?

— Oui.

— C'est bien vos coordonnées que m'a transmises l'assistante personnelle de notre créatrice de costumes, Murielle Kapinsky.

Mon cerveau vient de cesser toute activité. Je m'assois doucement sur mon canapé, et je demande en prenant soin de bien articuler :

— Je commence quand ?

— Votre train part demain matin.